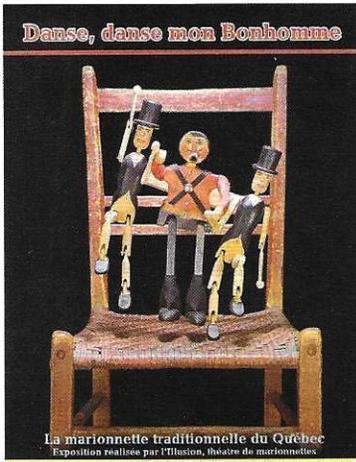


Le bonhomme gigueur du Québec

Par Monique Jutras 
Contact page 113
© Photos : Vicky Michaud

Chanteuse traditionnelle, multi-instrumentiste et ethnologue québécoise, Monique Jutras se produit depuis près de quarante ans au Québec, au Canada et parfois à l'international. En 2008, elle participe au "Festival de l'imaginaire" à la Maison des Cultures du Monde à Paris pour présenter les pratiques traditionnelles liées au bonhomme gigueur québécois auquel elle voue une véritable passion.



Affiche créée par le dessinateur André Latulippe pour l'exposition "Danse, danse, mon bonhomme" en 1981.

Depuis une vingtaine d'années, le bonhomme gigueur m'accompagne dans presque tous mes spectacles. Son charme indéniable agit auprès du jeune public ainsi que chez les audiences adultes. Tous sont fascinés par la gigue débridée et improvisée de ce danseur extraordinaire. Une question du public revient souvent : quelles sont les origines de notre bonhomme gigueur québécois ? Plusieurs croient que cette sympathique petite marionnette dansante est une invention purement québécoise, ou plus précisément "canadienne-française", issue de la créativité de nos bûcherons qui "gossaient" ⁽¹⁾ le bois pendant leur temps libre lors des longs mois d'hiver passés dans les chantiers forestiers. S'il est vrai que beaucoup de nos bonhommes gigueurs ont vu le jour dans ce contexte traditionnel, les recherches de quelques passionnés (dont je suis) ne laissent aucun doute sur le fait que leurs origines, bien qu'imprécises, dépassent largement ce cadre local.

Dès le début du vingtième siècle jusqu'à aujourd'hui, quelques auteurs et ethnologues québécois

Monique Jutras et un bonhomme gigueur "géant", fabriqué sur mesure par le musicien et artisan Paul Marchand en 2008.



se sont intéressés à nos marionnettes traditionnelles, notamment Edouard.-Z. Massicotte ⁽²⁾, Jean-Claude Dupont ⁽³⁾, Jeanne Pomerleau ⁽⁴⁾, le chercheur indépendant Jacques Clairoux, le collectionneur Paul Carpentier et Claire Voisard (directrice du théâtre de marionnettes L'illusion à Montréal). Cette dernière avait entrepris une vaste recherche sur

les bonhommes gigueurs à travers les régions du Québec à la fin des années 1970, pour tenter de mieux cerner « cette forme dite populaire du théâtre de marionnettes et démontrer comment celle-ci avait perduré et pris la parole au nom du simple citoyen » ⁽⁵⁾. Ses nombreuses trouvailles sur le terrain ont donné lieu à l'exposition interactive "Danse, danse mon

bonhomme !" ⁽⁶⁾, qui permettait notamment au public de voir et de manipuler différents modèles de bonhommes gigueurs. Il faut dire que notre bonhomme gigueur était quasiment disparu au Québec à cette époque, sans doute à cause du déclin et de la modernisation de l'industrie forestière, à partir du milieu du vingtième siècle.

Les recherches en terrain québécois ne laissent aucun doute sur la popularité du bonhomme gigueur aux quatre coins du Québec, en particulier dans la période où les chantiers forestiers fleurissaient non seulement à travers la province, mais aussi au Canada et aux États-Unis, amenant nos travailleurs saisonniers à se déplacer, hiver après hiver, pour trouver du travail. Nos chercheurs québécois ont tous relevé un phénomène important : le pouvoir revendicateur de notre marionnette traditionnelle qui, faisant fi des interdictions de l'Église envers la danse, avait l'audace de gigner allègrement, ce qui constituait une forme de désobéissance en réponse directe à l'oppression du clergé ⁽⁷⁾. Non seulement notre marionnette prenait-elle un malin plaisir à défier les autorités religieuses en dansant mais encore, selon les témoignages oraux, elle prenait souvent la parole pour dénoncer des situations intolérables : à la manière de Guignol dénonçant les conditions déplorables des travailleurs de la soie, notre bonhomme dansant critiquait les salaires trop bas des travailleurs forestiers, leurs conditions de

travail déplorables et l'exploitation abusive de certains patrons issus des milieux aisés anglophones ⁽⁸⁾. Comme ce personnage insolent n'était qu'une marionnette, il n'y avait pour l'exécutant et son public pas de représailles à craindre, qu'il s'agisse du curé du village ou du "foreman" ⁽⁹⁾. Claire Voisard a raconté que certains hommes préféraient tout de même ne pas prendre de chances et brûlaient leurs bonhommes gigueurs lorsqu'ils quittaient les chantiers. Par contre, plusieurs les ramenaient à la maison pour le plus grand bonheur des enfants et même des adultes, contribuant ainsi à propager cette tradition populaire hors des chantiers. On dit aussi que les quêteurs, qui allaient de village en village colportant les nouvelles en échange d'un gîte et d'un repas, avaient très souvent un bonhomme gigueur avec eux qu'ils faisaient danser, chanter et parler, au gré de leurs inspirations.

Bien que, dans l'imaginaire collectif et populaire, on a cru que cette marionnette était propre au Nouveau Monde, ses origines européennes ont été attestées d'emblée par nos chercheurs québécois. Mes propres recherches m'ont permis d'avoir accès à un certain nombre d'ouvrages, d'articles et de sites internet spécialisés sur le sujet qui permettent de constater des filiations importantes du côté notamment de la France et de l'Angleterre. Mais tous les chercheurs s'entendent également sur le fait que les origines de cette

marionnette sont probablement multiples : elle serait de partout et de toutes les époques ⁽¹⁰⁾.

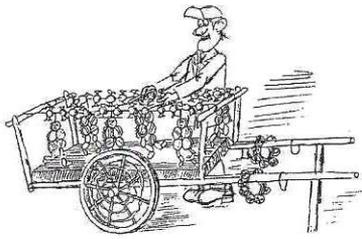
Les images et illustrations d'un modèle ancien qu'on appelle « marionnette à la planchette » ou encore « poupée à la planchette » sont abondantes sur internet. Du côté anglo-saxon, on les appelle « paddle dolls », « dancing dolls » ou plus fréquemment « jig dolls » ⁽¹¹⁾. Il s'agit de personnages miniatures dansant sur une planche de bois. Et il semble que ce modèle, actionné par une corde horizontale traversant le corps de la marionnette, ait été relevé en France dès le douzième siècle, comme l'atteste cette illustration tirée de l'ouvrage "Guignols et marionnettes" de J.-M. Petite ⁽¹²⁾.

Le principe fort ancien de la marionnette à la planchette a perduré et évolué à travers le temps. Comme en témoignent les nombreuses illustrations provenant soit de tableaux, de gravures ou de dessins qui ont circulé abondamment au dix-neuvième siècle en France, en Angleterre, en Italie et dans différents pays européens, ce type de marionnette a été très utilisé par les musiciens ambulants qui en ont continuellement adapté le modèle pour pouvoir jouer leurs instruments tout en faisant danser leurs pantins : la corde horizontale traversant le corps de la marionnette était fixée à l'une de ses extrémités à une tige ou à un muret tandis que l'autre s'attachait au genou du musicien qui, battant la mesure avec son pied faisait se mouvoir la marionnette. Selon un écrivain anonyme du quinzième siècle, c'était « merveille de voir les pas et les gestes des marionnettes en accord avec la musique » ⁽¹³⁾.

L'ethnologue québécois Jean-Claude Dupont a aussi, pour sa part, recensé des marionnettes actionnées par une corde horizontale lors de ses nombreuses enquêtes à travers le Québec et l'Acadie dans les années 1960. Entre autres, dans son ouvrage "Héritage d'Acadie", il publie une illustration où l'on voit une série de marionnettes à cordes, fixées à l'horizontale aux deux extrémités d'une charrette, attachées par un œillet au-dessus de la tête, dont les pieds articulés reposent sur une planche et qui sont actionnées par un manipulateur frappant les



"Les petites marionnettes". Une illustration tirée de la publication "Le Bon Genre" (1820), portant sur les divertissements à Paris au début du dix-neuvième siècle.



cordes avec un bâton. Il raconte qu'un artiste ambulancier originaire de Baie-Sainte-Marie en Acadie a parcouru les routes avec cette charrette de marionnettes dansantes jusqu'en 1960 !

“Adolphe à Nicolas” Comeau, de Pointe-de-L'Église, en Nouvelle-Écosse, vers 1960. Dessin de Michel Bergeron. Tiré de “Héritage d'Acadie”, de Jean-Claude Dupont, Montréal, Leméac, 1977, page 179

Concernant le modèle courant qui circule partout au Québec et au Canada avec bâton à l'horizontale fixé dans le dos du bonhomme giguant sur une planchette sur laquelle le manipulateur est assis, il y a de fortes chances que celui-ci nous soit venu d'Angleterre où il était très populaire au dix-neuvième siècle. Il semble qu'avec le développement industriel et les progrès du transport ferroviaire, les musiciens de rues aient propagé ce modèle partout à travers le Royaume-Uni. On trouve ainsi des marionnettes qui sont, la plupart du temps, créées à l'image de la profession de leurs manipulateurs : des musiciens de toutes sortes bien entendu, mais également des clowns, des soldats, des pêcheurs et également des personnages célèbres qu'on souhaite honorer ou ridiculiser peut-être (personnages royaux, écrivains, artistes célèbres, etc...). Fait intéressant, notre collègue-photographe Vicky Michaud a déniché dans un marché aux puces québécois un bonhomme gigueur ressemblant étrangement à “l'avare” Séraphin Poudrier, un personnage mythique de la littérature canadienne qui a été immortalisé par une émission de télévision dès la fin des années 1950.

On sait également que notre modèle de marionnette était très répandu chez les marins anglais qui affectionnaient particulièrement ce petit miniature créé à leur image qu'ils embarquaient volontiers avec eux lors de ces traversées qui les menaient en Amérique. Il est donc fort probable qu'en traversant la mer, ces « *jig dolls* » se soient retrouvés aux États-Unis pour s'enraciner dans les régions des Appalaches, où se trouvaient dès le dix-huitième

siècle une population émigrée des Îles Britanniques. L'industrie forestière ayant été un élément central du développement de cette vaste région montagneuse et boisée (qui couvre une large portion de l'Est américain pour déborder jusque dans la partie Sud-Est du Canada), de nombreux villages portent toujours l'empreinte culturelle des chantiers forestiers et, par conséquent, on retrouve dans l'artisanat des appalachiens des « *jig dolls* » à l'effigie de

petits bûcherons. On considère qu'ils font partie du patrimoine local et certains artisans, par le passé, allaient même jusqu'à en revendiquer la paternité. Connaissant les nombreuses interactions et déplacements de nos bûcherons canadiens qui n'hésitaient pas, pour des questions de survie, à traverser les frontières pour aller travailler dans les chantiers américains, il est plausible que ces « *jig dolls* » en circulation aux États-Unis aient



Le bonhomme gigueur rappelant le personnage télé Séraphin Poudrier (collection : Vicky Michaud).

éventuellement traversé la frontière canadienne avec nos bûcherons y ayant séjourné⁽¹⁴⁾. Il faut dire aussi que les techniques de fabrication étant relativement simples, on ne peut s'étonner que nos bûcherons canadiens aient pu en fabriquer eux-mêmes facilement, tout en les modelant selon leurs goûts personnels⁽¹⁵⁾.

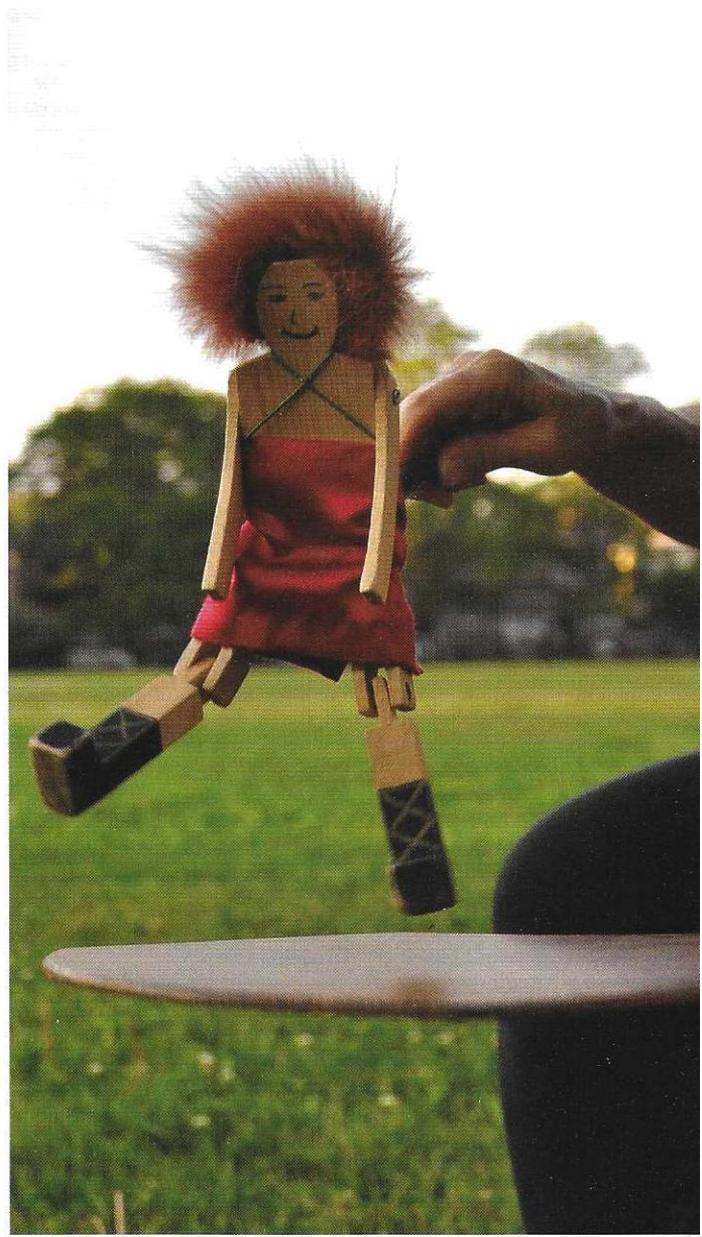
Il est intéressant aussi de noter que le terme « *jig doll* », propre aux Anglo-Saxons européens, soit devenu, pour les anglophones d'Amérique du Nord, « *limberjack* » qui est une déformation volontaire du mot « *lumberjack* » comme on appelait autrefois les bûcherons au Canada anglais et aux États-Unis. Sachant que les manipulateurs de marionnettes aiment créer

des personnages qui sont liés à leur profession, il était prévisible qu'on s'amuse à créer, dans les chantiers nord-américains, des petits bûcherons plutôt que des marins. Le mot « *limberjack* » fait ainsi référence aux membres articulés de la marionnette (*limb*), tandis que le vocable « *jack* » ramène au nom propre Jack, personnage typique des contes traditionnels anglais⁽¹⁶⁾. « *Dancing Jack* » ou « *Jumping Jack* » sont aussi des termes employés par les anglophones ainsi qu'une foule d'autres appellations comme « *Dancing Dan* », « *Dancing Man* », « *Stepping Man* », « *Stepping Sam* », etc. Pour ce qui est du Québec et du Canada français, alors qu'on employait autrefois le terme

« *bonhomme dansant* », ceux qu'on emploie aujourd'hui varient entre « *bonhomme gigueur* », « *bonhomme gigueux* » ou même simplement « *gigueux* » ou encore « *bonhomme sauteurs* ».

Si l'influence anglo-saxonne est évidente en ce qui concerne les origines de notre bonhomme gigueur québécois, on peut se demander pourquoi un seul et unique modèle a été perpétué chez nous. Sachant que les « *poupées à la planchette* » activées par des cordes étaient très populaires en Europe et notamment en France au dix-neuvième siècle, et sachant également qu'on en a retrouvé des exemples de ce type en Acadie, il serait intéressant de voir pourquoi ce modèle n'a pas connu autant

Photos
ci-dessous :
collection de
Monique Jutras.



de succès que celui des « *jig dolls* » importé par les marins anglais. Il faut dire d'une part que les contacts du Canada avec la France ont été pratiquement inexistants pendant un siècle après la Conquête anglaise.

D'autre part, le modèle avec bâton dans le dos venu d'Angleterre était certainement beaucoup plus pratique, plus facile à fabriquer et à utiliser dans les conditions rudimentaires qui prévalaient dans les chantiers forestiers.

Un autre élément m'intrigue depuis plusieurs années : les mentions de nos ethnologues québécois à propos de petits savoyards-ramoneurs émigrés en Nouvelle-France au dix-huitième siècle et réputés très habiles à faire danser les petits bonhommes gigueurs⁽¹⁷⁾. La collection de photos tirées de l'exposition de Claire Voisard montre plusieurs bonhommes gigueurs portant un chapeau haut-de-forme, un habit noir queue-de-pie et un foulard blanc, ce qui correspond, comme chacun sait, au costume traditionnel ou folklorique du ramoneur européen. Les informateurs québécois disent qu'il s'agit plutôt ici d'une représentation du diable « *beau danseur* », personnage mythique de notre folklore québécois. Mais mon impression est que nous devrions explorer du côté des pratiques marionnettistes des savoyards-ramoneurs afin de voir s'il existe des liens entre leur profession et les représentations de nos marionnettes.

Un mot, en terminant, sur la vitalité du bonhomme gigueur au Québec : comme partout ailleurs dans le monde, il répond aux comportements naturels des marionnettes, petits personnages miniatures qui ont fait, font et feront longtemps le délice de toutes les générations et de toutes les cultures, apparaissant ou disparaissant selon les époques, mais resurgissant toujours pour répondre aux besoins d'un imaginaire humain, que ce soit en Amérique, en Europe ou ailleurs dans le monde.

Très populaire chez nous à partir du milieu du dix-neuvième siècle, quasiment en voie de disparition vers la fin des années 1950, notre bonhomme dansant s'est petit à petit remis à circuler au Québec depuis au moins une vingtaine

Voici un beau projet pour toi!

Voudrais-tu te fabriquer un gigueux de bois, comme Ti-Poil? En tournant la page, tu trouveras un plan qui te facilitera la tâche. Tu peux toujours demander de l'aide à ta mère, ton père, ton grand-père, ta grande soeur, ton grand frère...

Remarque bien Ti-Poil, à côté... Tu peux, toi aussi donner une personnalité à ton gigueux en le peignant ou en l'habillant à ton goût. Bonne chance!

Liste de matériaux:

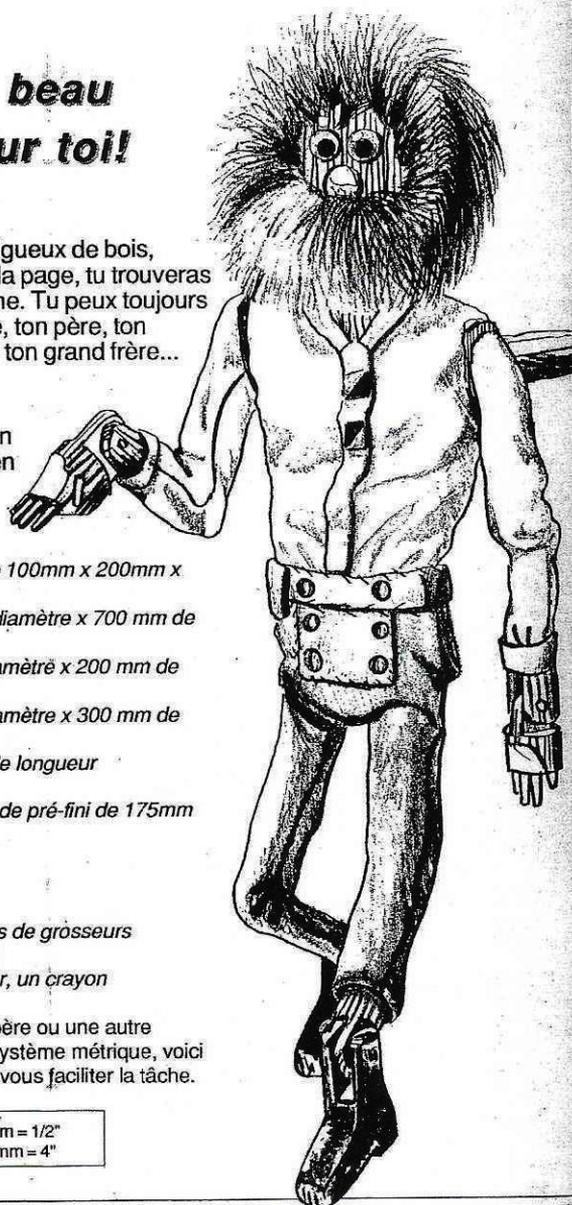
- 1 morceau de planche de pin de 100mm x 200mm x 12mm d'épaisseur
- 1 bout de goujon de 12 mm de diamètre x 700 mm de longueur
- 1 bout de goujon de 6mm de diamètre x 200 mm de longueur
- 1 bout de goujon de 3mm de diamètre x 300 mm de longueur
- 4 petits clous à tête de 18 mm de longueur
- papier sablé fin
- planchette de contre-plaqué ou de pré-fini de 175mm x 600 mm x 3 mm d'épaisseur

Liste d'outils:

- une scie à découper
- une perceuse avec trois mèches de grosseurs différentes (3mm, 4mm et 6mm)
- un marteau, un ruban à mesurer, un crayon

Si tu te fais aider par ton grand-père ou une autre personne qui ne connaît pas le système métrique, voici une échelle comparative afin de vous faciliter la tâche.

3mm = 1/8"	12mm = 1/2"
6mm = 1/4"	100mm = 4"



d'années, bien que de façon marginale, grâce au talent créateur de quelques artisans et des artistes qui l'utilisent lors de performances scéniques⁽¹⁸⁾. Les musiciens québécois qui l'intègrent à leurs spectacles le considèrent autant comme marionnette traditionnelle qu'instrument de percussion. En effet celui-ci, à l'instar de nos gigueurs traditionnels, est un « *gigueux* » fort doué et capable de dynamiser les aspects rythmiques de notre musique traditionnelle québécoise.

Cette passion que les musiciens lui portent, et j'en suis, ainsi que cette fascination qu'il suscite encore et toujours chez le public sont des gages de survie indéniables. Longue vie à notre petit bonhomme gigueur, qui a, partout à travers

le monde semble-t-il, bien de la parenté. #

(1) : expression canadienne-française signifiant « tailler approximativement un morceau de bois avec un couteau ou un canif ».

(2) : Édouard-Zotique Massicotte, "Les marionnettes au Canada, Marionnettistes ambulants et marionnettistes amateurs", Montréal, Bulletin des recherches historiques, vol. 28, novembre 1922, n°11, p. 337-341.

(3) : Jean-Claude Dupont, "Héritage d'Acadie", Montréal, Leméac, 1977, 376 p.

(4) : Jeanne Pomerleau, "Métiers ambulants d'autrefois", Montréal, Guérin Littérature, 1990, 467 p.

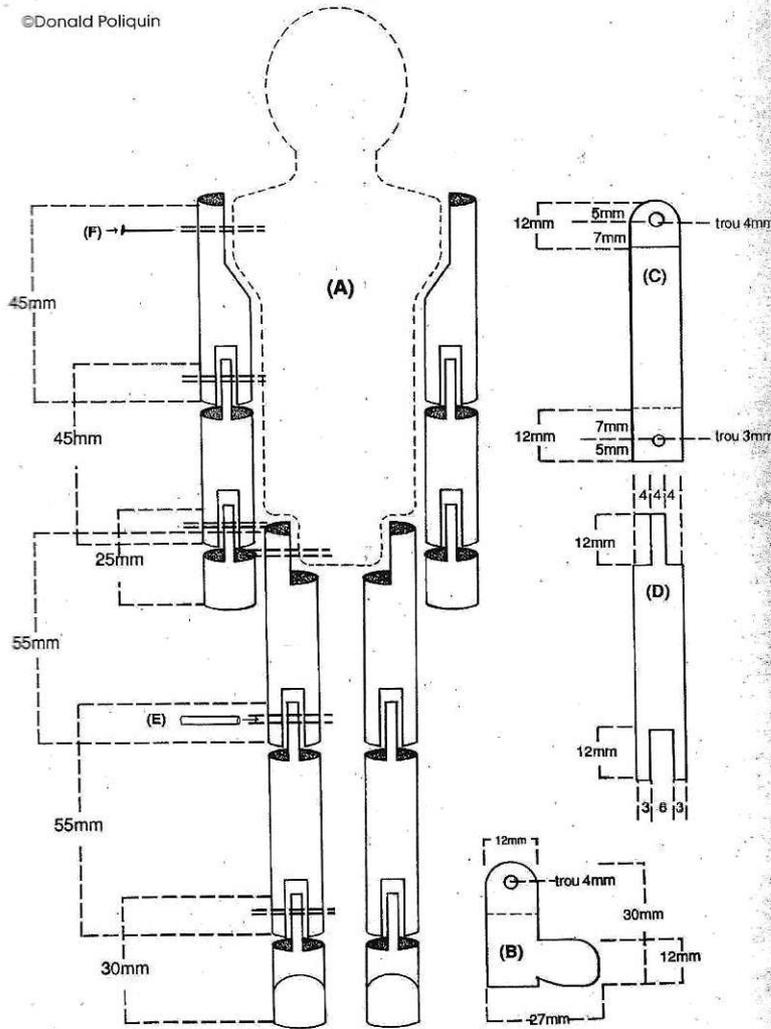
(5) : selon les propos recueillis auprès de Claire Voisard, la marionnette populaire est révolutionnaire car elle prend la parole au nom du simple citoyen contre l'opresseur. Notamment en Europe, cette forme s'est déployée au dix-neuvième siècle avec Guignol (France), Punch (Angleterre), Pulcinella (Italie), Petrouchkou (Russie), Kasperek (Tchéquie).

(6) : l'exposition "Danse, danse, mon bonhomme" a été présentée à plusieurs reprises et en différents endroits entre 1981 et 1986. Notamment : Salle Calixa-Lavallée (Montréal).



©Marcel Laprise

©Donald Poliquin



Leçon de gigueux avec Paul Marchand.

1981), Maison Chevalier en partenariat avec le Musée de la Civilisation (Québec, 1983), Musée Pierre Boucher (Trois-Rivières 1983), "Exposition universelle" (Vancouver, 1986).

(7) : avec l'arrivée de danses modernes au milieu du dix-neuvième siècle, comme la valse et la polka où les danseurs s'enlaçaient, l'Église catholique condamnait les assemblées de danse, toutes danses confondues. Il faudra attendre à la Révolution Tranquille, fin des années 1960, pour se libérer de l'emprise du clergé catholique au Québec. Source : Pierre Chartrand, "Les danses et les bals : sermons notes et documents (1879)" paru dans le *Bulletin du Centre Mnémo*, vol. 10, n°1, printemps 2006.

(8) : selon différents témoignages oraux, on faisait danser, chanter et même parler le bonhomme gigueux, en particulier dans les chantiers où le conte occupait une place importante.

(9) : c'est ainsi qu'on appelait le contremaître au chantier, qui était souvent un anglophone.

(10) : on parle d'époques aussi reculées que l'Antiquité grecque et romaine ainsi que d'origines asiatiques et même africaines.

(11) : le mot "puppet", qui est pourtant la traduction littéraire de marionnette, semble utilisé plus rarement.

(12) : J.-M. Petite, "Guignols et marionnettes : leur histoire. Nombreuses reproductions d'après les documents originaux". Paris, Société d'Édition et de publications, 1911, 218 p.

(13) : J.M. Petite, op. cit. p. 23.

(14) : nombre de Québécois et de Canadiens ont en effet travaillé dans les chantiers américains. Notamment en Nouvelle-Angleterre et dans la région des Grands Lacs, où l'industrie forestière a aussi été très prospère.

(15) : voir à la fin de cet article, un patron rudimentaire pour la fabrication d'un bonhomme qui en démontre la simplicité.

(16) : tout comme *Ti-Jean* est le nom typique du héros de nos contes traditionnels canadiens-français.

(17) : « ... les plus répandus des pantins furent les personnages dansants qui s'exécutaient sur une planchette de bois. Les Savoyards passés au Québec étaient renommés pour animer ces personnages sous forme de bonhommes dansants qui deviendront, aux dix-neuvième et vingtième siècles, les danseurs préférés des hommes de chantiers et des habitués des parcs. » (Jeanne Pomerleau, "Métiers ambulants d'autrefois", p. 44)

(18) : parmi les artistes québécois qui utilisent le bonhomme gigueux lors de leurs spectacles: Michel Faubert, Jocelyn Bérubé, Denis Mathoux, Éric Favreau, Danièle Martineau, Héléne Fournier, Gaétane Breton, moi-même et plusieurs autres sans doute que je ne connais pas.

QUELQUES FABRICANTS

Voici des fabricants de bonhommes gigueurs ou jig dolls :

- Paul Marchand, Le Quartier de bois (Québec) — www.lotbiniericulturel.com/fr/commerce/le-quartier-de-bois-en
- Serge Gamache, Percussions Artisanales Canada (Montmagny). Catalogue disponible sur demande : pacanada@globetrotter.net
- John Huron, Noteworthy Instruments (Bristol, Tennessee) — www.noteworthyjohn.com
- Terry Hill, WoodNThingsCrafts (Mount Airy, Tennessee) — www.etsy.com/shop/WoodNThingsCrafts
- Chris Harvey, Chris Harvey's Jigdolls Circus (Royaume-Uni) — <http://www.jigdolls.co.uk/>

Avec l'aimable autorisation de Donald Poliquin.